

---

*Arob@se*, Vol.3, N°1

## *John Barth : les bonheurs d'un acrobate* de Françoise Sammarcelli

Paris : Belin, coll. *Voix Américaines*, 1998

### **Georges-Claude Guilbert**

---

Malheureusement, seule la moitié des douze ouvrages de fiction de John Barth a été publiée en France. Est-ce à dire que les toiles métafictionnelles qu'il tisse année après année dans son Maryland natal ne parviennent que difficilement à séduire un public français, pourtant friand de Vladimir Nabokov et Jorge Luis Borges, qui sont un peu ses "grands frères" littéraires ? Ou nos éditeurs sont-ils intimidés par une œuvre si riche et si complexe (au meilleur sens du terme) ?

Autant annoncer d'emblée la couleur : Barth est un auteur postmoderne. Il compte d'ailleurs parmi les rares à ne pas grincer des dents lorsque le terme est accolé à son nom. Pour qui tiendrait à le classer dans un courant particulier, disons qu'il occupe un territoire que fréquentent également Robert Coover, Donald Barthelme ou Thomas Pynchon. Robert Con Davis le tient pour le plus grand romancier américain vivant et remarque que bien qu'ayant signé de nombreux essais critiques (il a par ailleurs enseigné la *creative writing* durant de nombreuses années), Barth n'exprime jamais mieux ses théories littéraires qu'à l'intérieur même de sa fiction (*Fabula* n°3, mars 1985, P.U.L.).

Françoise Sammarcelli, au sein de *Voix Américaines*, cette récente (et bienvenue) collection dirigée par Marc Chénétier (lui-même auteur de plusieurs essais sur Barth), parvient en quelques pages à susciter le désir d'en apprendre davantage en se plongeant à sa suite dans la "fiction exigeante" de Barth. Elle ne cache pas la "relative difficulté" de l'entreprise, mais elle insiste sur le côté ludique de l'écriture barthienne. Barth ne cesse en effet de s'amuser tout en amusant le lecteur, multipliant les jeux de pistes et détournant les codes narratifs. Sammarcelli fournit juste assez de précisions biographiques pour situer l'œuvre, qui a considérablement évolué entre *L'Opéra flottant* (1956) et *On With the Story* (1996). Chez Barth, montre-t-

elle, tout est philosophique, mais tout est parodique. De réflexions pseudo existentialistes en mordantes satires à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'aventures en simulacres, Barth (inconditionnel de la voile et de toutes les métaphores possibles liées à la navigation — qu'on en juge à ses titres) navigue sur l'océan houleux mais parfaitement maîtrisé de sa métafiction, s'offrant même le luxe d'établir des dialogues entre les personnages de ses différents romans (*Letters*, 1979).

“La parodie, l'esthétique du faire-semblant et du masque jouent contre les totalisations”, écrit Sammarcelli. Elle ajoute : “C'est que, selon Barth, un roman n'est pas une vision de l'univers, mais constitue un univers en soi.”

Le critique David Morrell, spécialiste de Barth, que cite Sammarcelli, a décidé un jour que (curieusement) l'enseignement et la publication de savants traités universitaires ne rapportait pas suffisamment d'argent. Il a alors créé le personnage de Rambo, se constituant ainsi une confortable retraite complémentaire. Quel rapport avec Barth ? Un sens de l'humour particulier, le nom de Rambo étant la transcription “phonétique” de la manière dont les Américains prononcent Rimbaud. Mais alors que Morrell a délibérément conçu un produit destiné aux masses, un mythe de supermarché, Barth — comme le souligne Sammarcelli — emprunte aux mythes grecs (entre autres) et “explore les possibilités de l'écriture au miroir.” Une telle écriture serait difficilement transposable au cinéma.

G-C. Guilbert  
Département d'anglais  
Université de Rouen

